

plètement bâtie, la partie de la rue Saint-Honoré qui regardait le château, dont elle n'était séparée à cette époque par aucune construction, ou les quais devinrent l'événement. — je retracerai ici un souvenir personnel : en voyant, une heure avant le premier coup de canon, la façade de l'hôtel des gardes du corps, sur le quai d'Orsay, s'illuminer comme par enchantement au milieu des ténèbres. Mais ce qu'il faut renoncer à rejoindre c'est la joie des familles, alors si nombreuses en France, qui sans intérêt et par un sentiment de fidélité traditionnelle, étaient dévouées à la Maison de Bourbon.

La naissance d'un prince destiné à perpétuer cette race auguste, si longtemps et si cruellement éprouvée, était un bonheur de famille pour ces fidèles serviteurs de la Monarchie, heureux de se réjouir avec les Bourbons après s'être si longtemps affligés avec eux et pour eux.

Ceux qui n'ont pas été témoins de ces scènes ne sauraient se faire une idée du spectacle que présentait dans la matinée du 29 septembre, entre six et huit heures, la portion de la rue de Rivoli qui longe le pavillon Marsin.

C'était dans les appartements du premier étage que le duc de Bordeaux était né et de nombreuses personnes de tous les rangs, devant l'heure accoutumée de leur lever accouraient à la hâte; jeunes gens, jeunes femmes, vieillards, hommes dans la force de l'âge, avec l'aspir d'obtenir quelques détails, et, qui sait? peut-être d'apercevoir le royal enfant. Plus tard il y eut des fêtes officielles qui ressemblèrent à tous les fêtes de ce genre; mais dans cette matinée privilégiée, c'était vraiment la fête des cœurs.

Point d'acclamation dans la crainte d'effrayer la jeune mère ou le royal enfant; point d'étalage de sentiments, mais une effusion universelle, des détails demandés et donnés à voix basse, des larmes furtives, des mains serrées, des exclamations entrecoupées, des regards curieux et attendris interrogeant les croisées de l'appartement de Madame la duchesse de Berry. Ce jour-là, les inconnus se partageaient et les indifférents s'aimèrent. Il semblait que toute cette population n'avait qu'une âme, qu'un sentiment et qu'une idée.

La famille royale, qui était dans une véritable ivresse, voulut que tout le monde fut admis à partager sa joie. Madame la duchesse de Berry donna ordre, à six heures du matin, de laisser entrer tous les militaires présents, et plus de cinq cents soldats défilèrent devant l'enfant nouveau né. A six heures et demie, les portes s'ouvrirent pour toutes les personnes qui se présentèrent.

Avec cet instinct que Dieu a placé dans le cœur des mères, et qui vaut mieux que tous les calculs de la politique, Madame la duchesse de Berry sentait qu'il fallait attacher les sympathies publiques et privées à ce frère berceau où reposaient les espérances de sa race avec ses espérances maternelles. Toutes les démarches, toutes les paroles du Roi furent dans le même sens.

Vraie heure de l'après-midi, en revenant de la messe qu'il avait entendue à la chapelle du château, il se présenta entouré de sa famille au grand balcon ouvert sur le jardin de Tuilleries, et, salué à plusieurs reprises par les acclamations enthousiastes de la multitude qui remplissait le jardin, il fit signe qu'il voulait parler.

Le silence s'était peu à peu rétabli, il prononça d'une voix vibrante ces paroles qui, entendues par les premiers rangs de la foule, devaient le lendemain faire le tour de la France :

« Mes amis, votre joie centuple la mienne : un enfant nous est né; il sera un jour votre père, c'est alors qu'il

vous aimera comme je vous aime, comme toute ma famille vous aime. »

Lorsque le Nonce vint féliciter le Roi au nom du corps diplomatique, il prononça la phrase suivante en montrant le duc de Bordeaux :

« Voici le plus grand bienfait que la Providence la plus favorable a daigné accorder à la tendresse de Votre Majesté. Cet enfant de souvenir et de regrets est aussi l'enfant de l'Europe. Il est le présage et la garantie de la paix et du repos qui doivent suivre tant d'agitations. »

Ces paroles étaient remarquables. L'Europe regardait la France comme si puissante, qu'elle ne pensait pas qu'elle pût être tourmentée par une crise révolutionnaire sans que les trônes tremblent autour d'elle, et les plus grands monarques venaient pour ainsi dire mettre leur couronne sous la protection de ce berceau. Toutes les lettres des souverains exprimèrent la même pensée, et l'empereur Alexandre écrivait au roi Louis XVIII :

« La naissance du duc de Bordeaux est un événement que je regarde comme très-heureux pour la paix, et qui porte de justes consolations au sein de votre famille. Je prie Votre Majesté de croire que je ratifie le titre d'enfant de l'Europe dont a été salué Monsieur le duc de Bordeaux. »

Telle est l'impression favorable que produisit sur l'Europe et sur la France la naissance de cet enfant qui semblait réservé par le Ciel pour clore à jamais l'ère de la Révolution française et pour rendre à la France avec le haut rang qu'elle occupait jadis dans le monde politique, la paix et la prospérité qu'elle cherche en vain en dehors des voies légitimes.

Cependant cet heureux événement qui comblait de joie tous les honnêtes gens ne faisait pas le compte des fauteurs de révolutions, de ces hommes sans aveux et sans principes, qui n'ont rien à perdre et tout à gagner dans les bouleversements sociaux.

Il leur fallait à tout prix éloigner cet enfant du sol natal et l'empêcher de ceindre la couronne de ses aïeux. Ils se mirent donc résolument à l'œuvre et firent tant et si vite par leurs manœuvres occultes qu'ils parvinrent à leurs fins et forcèrent l'Auguste Maison de France à reprendre encore une fois le chemin de l'exil. Que ces pauvres français ont ils gagné à ces commotions perpétuelles, qui les divisent depuis la révolution de 1830 ?

Ce qu'ils ont gagné, — nos lecteurs le savent comme nous. Ils ont semé dans le trouble et l'agitation; et ils ont récolté l'anarchie, la désordre au dedans, la guerre au dehors, la ruine et la perte de deux de leurs belles provinces, des impôts écrasants et, pardessus tout, la perspective d'un avenir sombre.

Les nouvelles d'Allemagne continuent d'avoir le sombre caractère que nous avons déjà eu l'occasion de signaler à plusieurs reprises; les persécutions accomplissent leur œuvre sacrilège. Une correspondance de Berlin, datée du 2 octobre, nous apprend que les couvents tombent l'un après l'autre sous le coup des lois de mai, et les moines et les religieuses, qui ont vécu dans ce pays en faisant le bien, prennent l'un après l'autre le chemin de l'exil.

Le 29 septembre dernier, la ville de Cologne a été témoin d'une scène qui restera à jamais gravée dans le souvenir des habitants. Une foule énorme a accompagné à la gare une chaise à porteurs, voilée, contenant la dernière religieuse du couvent des ursulines, qui allait chercher un asile en Hollande. Cette religieuse est âgée de 93 ans et depuis 75 ans elle habitait le couvent sous le nom de Sœur